

dire tout portés. Ils pouvaient donc y introduire des denrées à infiniment meilleur marché que les Français qui, eux, ne pouvaient se servir que des gallions, dont les frais étaient énormes et qui couraient de très grands risques.

Le commerce avec les Indes des étoffes d'or et d'argent, ou brocarts, et des étoffes de soies, qui, dès cette époque, étaient une des spécialités de Lyon, donnait des revenus considérables; il eut beaucoup à souffrir des tracasseries de l'Espagne, lorsque la colonie espagnole, qui habitait Manille ou les Philippines, imagina de transporter à Acapalko, port du Mexique, les soieries et les étoffes précieuses de la Chine.

Le mode de paiement des Espagnols, qui soldaient presque toujours en or et en argent, faisait rechercher leurs relations commerciales. Il entraînait ainsi chaque année à Lyon pour cinq millions environ de métaux précieux; la moitié à peu près y venait en retour des marchandises expédiées et l'autre moitié était envoyée pour l'affinage, qui se pratiquait sur une très grande échelle. On prétendait que si le roi avait permis de payer un peu plus cher dans les hôtels des monnaies, on aurait attiré en France tout l'or de l'Espagne. Cette nation était comme la banque de l'Europe, et les auteurs du temps s'accordent pour inviter leurs compatriotes à toujours se tenir bien avec elle. Ils disent aussi que, si la France, tout en restant alliée à l'Espagne, avait pu faire la guerre aux Anglais et aux Hollandais, le manque d'or et d'argent aurait porté un tort irréparable à leur commerce tandis que les Français se seraient enrichis.

Les relations avec l'Italie, tout en étant bien moins considérables qu'avec l'Espagne, avaient cependant leur importance. Lyon y envoyait des draps, des toiles, une quantité, assez faible, il est vrai, d'étoffes de soie, des tissus et des dentelles d'or et d'argent, de la mercerie, des livres, des